

## SUR LES BORDS DE LA BRENTA

se griser de plaisirs, passer de divertissements en divertissements, de folies en folies, et aussi pour éblouir ses voisins. Les Vénitiens d'alors avaient un peu la mentalité des Parisiens de nos jours, qui n'imaginent d'autre distraction que de se retrouver à Cabourg ou à Trouville, sur les mêmes planches et dans les mêmes salles d'un casino. Le snobisme est de tous les temps : le mot seul est moderne. Il fallait posséder une villa sur les bords de la Brenta, comme il faut en avoir une aujourd'hui sur les plages sans caractère et sans charme du Calvados.

Depuis le début du siècle dernier, l'eau calme de la rivière ne renvoie plus les lueurs des barques ni les échos des romances de Pergolèse et de Cimarosa. La triste Fusina ne voit plus flotter les *burchielli* pavoisés ; seules, des péottes chargées de fruits vont, chaque matin, alimenter les marchés vénitiens. Sur ces rives désertées, Candide chercherait vainement le seigneur Pococurante ; et Corinne, au départ d'Oswald, n'y louerait plus une villa. C'est Napoléon qui porta le premier coup à la prospérité de la République ; la domination autrichienne acheva la ruine. Déjà, en 1833, quand Chateaubriand les revit, ces bords n'étaient plus aussi amènes, et de nombreuses villas avaient disparu : pourtant, malgré ce demi-désappointement, il fut charmé « des arbres de soie, des orangers, des figuiers et de la douceur de l'air » ; il est vrai qu'il revenait des « sapinières de la Germanie et